TABLEAU DES PEUPLES

QUI HABITENT L'EUROPE,

CLASSÉS D'APRÈS LES LANGUES QU'ILS PARLENT.

ET

TABLEAU DES RELIGIONS

QU'ILS PROFESSENT.

PAR F. SCHOELL.

PARIS,
F. SCHOELL, rue des Fossés Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 29.
1810.

A Monsieur

Louis Laquiante,

Chevalier de la légion d'honneur,
l'un des administrateurs du
Trésor public.

*En témoignage de considération
et d'attachement.*

ERRATA.

Pag. 123, ligne avant-dernière, 24 avril, *lisez* 24 août.

TABLEAU

DES

PEUPLES QUI HABITENT L'EUROPE,

Classés d'après les langues qu'ils parlent.

Tiré des ouvrages de SCHLOEZER, GATTERER, ADELUNG et VATER.

TABLEAU

DES

PEUPLES QUI HABITENT L'EUROPE,

Classés d'après les langues qu'ils parlent.

En regardant comme la même nation tous les peuples dont la langue prouve une même origine, on peut comprendre dans douze classes ou grandes familles tous les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe.

I. Les Biscaïens ou Basques.

Les Basques, un des plus anciens peuples de cette partie du monde, descendent des Cantabriens, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. On les trouve, des deux côtés des Pyrénées, en France

et en Espagne. Leur langue est une langue primitive et étrangère à toutes les autres qu'on connoisse. Elle se divise en quatre dialectes : 1°. Le biscaïen (*biscaina, autrigonica*) ; 2°. Celui du Guipuscoa, dit *vardalica* ; 3°. Celui de la Haute-Navarre et du pays d'Alava ; 4°. Celui de la Basse-Navarre et des pays de Labour et de Soule, faussement nommé gascon, dénomination que les Basques regardent comme injurieuse.

II. Celtes.

Les Celtes s'appeloient *Gaïl* ou *Gael*, mot dont les Grecs ont fait *Keltes* et les Romains *Galli*. Originaires de l'Asie, ils sont venus, à une époque antérieure à celle où leur histoire commence, s'établir dans le pays qui, d'après eux, a été nommé les Gaules, dans les îles Britanniques, dans une partie de l'Italie, et dans les contrées bordées au nord par le Danube, au sud par

les Alpes, et à l'ouest par la Pannonie; c'est-à-dire dans la Suisse, la Souabe, la Bavière, les Grisons, et l'Autriche d'aujourd'hui. C'est, à ce qu'il paroît, en remontant la rive droite du Danube qu'ils se sont rendus en occident. Les Ombriens et les Ausoniens en Italie, les Taurisques, appelés par la suite Noriques, les Vindéliciens, les Rhétiens et les Helvétiens étoient des peuples celtiques; mais le principal siége des Celtes étoit dans la Gaule. Cependant du temps de César ils étoient réduits aux pays situés au sud de la Marne et de la Seine, le nord de la France d'aujourd'hui étant alors au pouvoir des Belges.

La langue celtique est une langue primitive, entièrement différente de la germanique; mais il ne nous en est parvenu aucun monument complet, et nous n'en connoissons que des mots isolés. Aujourd'hui elle existe encore en deux dialectes, en Irlande et en Ecosse. L'île Britannique a reçu sa

population de la Gaule. Un peuple celtique, probablement celui que les Belges chassèrent de ses demeures, passa dans cette île ; ce peuple s'appeloit les Bretons, et donna le nom de Bretagne à l'île d'Albion. Lorsque par la suite les Belges suivirent les Bretons dans la même île, ceux-ci se retirèrent vers le nord et en Irlande. De ces Bretons-Celtes descendent les Irlandois et les Ecossois.

1.° *Les Irlandois.* L'île d'Irlande, dans la langue du pays, porte le nom d'Eirin ou Erin (d'*Eir*, ouest, et *in*, île), dont les Romains ont fait Hibernia. La langue que parlent ses habitans, s'appelle, jusqu'à nos jours, la langue *erse*. Les Bretons-Celtes qui se refugièrent dans cette île, lors de la révolution dont nous venons de parler, furent désignés par l'épithète de *Scots* ou *Scuits*, c'est-à-dire, fuyards ou émigrés, et ce nom

n'a cessé d'être usité pour les habitans de l'Irlande qu'au dixième siècle. Leur langage est beaucoup plus poli que celui des autres descendans des Celtes.

2. *Les Ecossois*. Les Bretons-Celtes qui, lors de l'invasion des Belges, se refugièrent dans le nord de l'île, furent appelés *Calédoniens* ou Gaulois des montagnes (de *Gael*, Gaulois, et *don*, montagne). Ils firent par la suite de longues guerres aux Romains, dans lesquelles ils furent presqu'entièrement exterminés. Une partie de leurs frères, les Scots d'Irlande, retournèrent, dans le sixième siècle, en Bretagne, et se fixèrent dans le nord-ouest de l'île, à côté des Pictes (c'est-à-dire brigands) qui demeuroient au nord-est. Dans le neuvième siècle un de leurs rois subjugua les Pictes, et réunit les deux états sous le nom de Scotland, dont on a fait Ecosse. Depuis ce temps les Celtes restés

en Irlande cessèrent d'être appelés Scots ou Ecossois, et prirent le nom d'Irlandois, d'après le pays qu'ils habitoient. Lorsque, quelques siècles après, les Anglois s'emparèrent de la partie méridionale et orientale de l'Ecosse, la langue erse y disparut successivement; mais elle s'est maintenue jusqu'à nos jours dans la partie montueuse du nord-ouest, appelée Highland. Le dialecte qu'on y parle, porte moins de traces de civilisation que celui des Irlandois. C'est dans cette langue erse de la Haute-Ecosse que sont composés les morceaux de poésie qui ont servi à Macpherson pour la fabrication de son Ossian.

III. Peuples Cimbriques.

Les Cimbres ou *Kymri*, peuple germanique, s'établirent, plusieurs siècles avant J.C. dans le nord de la Gaule; les Celtes les appelèrent alors Belges, c'est-à-dire habitans d'un pays bas. Il paroît que c'est à cause de cette

invasion que les Celtes du nord de la Ganle passèrent dans l'île Britannique; mais il doit en être resté un grand nombre dans leurs anciennes demeures. Par le mélange de leur langue avec celle de leurs conquérans, il s'est formé une troisième langue, également différente des idiomes celtique et germanique. Quelque temps avant Jules-César, une partie de ces Cimbres ou Belges se rendirent en Bretagne, forcèrent les Bretons de se retirer dans le nord de l'île et en Irlande, et s'emparèrent de la partie nommée aujourd'hui spécialement Angleterre. Ce sont eux dont parle Jules-César sous le nom de Bretons, qui n'étoit pas leur véritable nom, mais qui leur avoit été donné d'après le pays qu'ils habitoient. Dans le premier siècle de notre ère ils furent soumis par les Romains. Lorsque, dans le cinquième siècle, les Romains retirèrent leurs légions de la Bretagne, les habitans ne pouvant plus se défendre contre les Pictes et les Scots,

appelèrent à leur secours les Saxons. Ces derniers repoussèrent à la vérité les Pictes et les Scots, mais ils s'emparèrent du pays de ceux qu'ils étoient venus défendre, et qu'ils repoussèrent vers les provinces de Galles et de Cornwallis ou Cornouailles, à l'exception de ceux qui trouvèrent moyen de s'embárquer et de se refugier dans le pays d'Armorique, qui de-là a pris son nom de Bretagne ou Petite-Bretagne. C'est dans ces trois provinces que se trouvent encore leurs descendans et que s'est conservée leur langue.

1. *Les habitans du pays de Galles et du Cornouailles.* C'est improprement qu'on nomme quelquefois breton, le langage de ces peuples; nous avons vu que les vrais descendans des Bretons-Celtes se trouvent en Ecosse et en Irlande, et que ce nom a été appliqué abusivement aux Cimbres. Celui de Galles (*Wales*) a été donné à ce pays par les Anglo-Saxons; il signifie

étranger. Les habitans eux-mêmes s'appellent Kymri, et c'est de ce mot que les Romains avoient fait celui de Cimbres. Leur langue est le kymreg; le fond de cette langue est germanique, avec un mélange de latin et d'un peu de celtique.

2°. *Les Bas-Bretons*. Quoiqu'ils ne soient pas de véritables Bretons ou Celtes, mais des Kymri, ils se nomment Breyzards, comme ayant long-temps demeuré en Bretagne; néanmoins la dénomination de Kymri ne s'est pas tout-à-fait perdue parmi eux. Leur langage est plus mélangé que celui des habitans du pays de Galles; le fond en est germanique, avec beaucoup de mots latins et un peu moins de mots celtiques.

On sent, par cet exposé, les erreurs dans lesquelles doivent tomber les étymologistes qui, étrangers aux langues du

nord, prennent pour celtique tout ce qu'ils trouvent dans le Bas-Breton.

IV. Peuples germaniques.

Le nom de Germains est entièrement inconnu aux peuples qu'il désigne et dans la langue desquels il n'a pas d'acception. Il leur a été donné par les Gaulois ou Celtes, et signifie probablement guerriers [1]; eux-mêmes s'appellent *Teut*, ou *Teutsch*, dont les Romains ont fait Teutons. Ce mot indique simplement une nation. Les peuples germaniques se divisent en deux grandes familles, la branche teutonique et la branche scandinavienne; mais cette division s'est faite à une

[1] *Ger*, guer, en gaulois, signifie guerre, mais il a encore plusieurs autres acceptions; *man* veut dire homme, mais aussi montagne, pierre, etc. On pourroit donc rester incertain sur le sens du mot composé, sans le passage de Tacite, où il dit : *A victis* OB METUM *invento nomine.*

époque si reculée qu'on peut presque regarder les Teutons et les Scandinaviens comme deux nations particulières.

1. *Peuples teutoniques.*

Lorsque les Teutons paroissent pour la première fois dans l'histoire, on les voit déjà divisés en deux principales branches, parlant deux dialectes tellement différens, que cette séparation doit s'être faite dans des temps extrêmement reculés. Ces deux dialectes se sont conservés jusqu'à nos jours; on les distingue par la dénomination de Haut et de Bas-Allemand *(Ober- und Niederdeutsch)*. Le plus ancien monument du Haut-Allemand est la traduction de la Bible par l'évêque Ulphilas, faite dans le quatrième siècle après J. C., pour les Goths, peuple teutonique. Le Bas-Allemand est infiniment moins dur que l'autre dialecte; mais il est en même temps moins perfectionné,

et presqu'entièrement relégué parmi le bas peuple. C'étoit la langue des anciens Francs, des Frisons, etc. On le parle dans les provinces situées sur la mer d'Allemagne et sur la Baltique, en Westphalie, Basse-Saxe, Holstein, Poméranie et Brandebourg : on l'appelle aussi *Plattdeutsch*.

Les peuples d'origine teutonique sont :

a. Les Allemands [1] en Allemagne[2],

[1] Aucun peuple teutonique ne porte aujourd'hui le nom d'*Allemands*, que nous donnons à cette nation nombreuse. Les Allemands étoient, non une nation, mais une réunion ou confédération de peuples teutoniques qui se forma dans le troisième siècle après J.-C., entre le Rhin et le Mein. C'est abusivement que ce nom qui s'est presque perdu dans le pays, a été employé pour désigner toute la nation. C'est comme si l'on vouloit appeler les François des Lyonnois ou des Bretons.

[2] Nous appelons Allemands, et les Allemands

en Alsace, en Suisse, en Silésie, dans le royaume de Prusse, en Courlande et en Livonie [1]. Les principaux dialectes allemands sont le souabe, en Alsace, en Souabe et en Suisse; le bavarois en Bavière et en Autriche; et le saxon. Ce qu'on appelle plus particulièrement Haut-Allemand *(Hochdeutsch)*, est le dialecte de l'Allemagne supérieure, corrigé et épuré; c'est la langue des livres, des cours et de la bonne société [2].

eux-mêmes appellent Teutsch, tous les peuples qui parlent allemand; cependant une grande partie de l'Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, la Poméranie, le Mecklembourg sont habités par des peuples originairement slaves, mais qui par le laps des siècles ont perdu leur caractère original et se sont germanisés.

[1] Dans ces derniers pays, ce nom est porté par les maîtres du pays; le peuple, c'est-à-dire, les serfs, sont Lettons, Lives et Esthoniens. Voyez plus bas.

[2] C'est à tort que les Allemands parlent de

b. Les Hollandois et les Flamands, dont la langue est un mélange des dialectes des Francs, des Frisons et de celui de la Basse-Saxe, avec la langue françoise. Le hollandois et le flamand sont deux dialectes de la même langue. Lorsque, dans le seizième siècle, le Brabant et la Flandre avoient une cour et beaucoup de commerce, le

l'alphabet dont ils se servent, comme d'un caractère national, et que par cette raison quelques patriotes parmi eux se sont opposés à l'introduction du caractère françois. Il existe aussi peu un alphabet allemand qu'un alphabet françois : l'un et l'autre sont le caractère romain qui sous la plume des écrivains du moyen âge a pris la forme gothique que les Allemands ont conservée, tandis qu'à l'exemple des Italiens, les François, ainsi que les Portugais, les Espagnols, les Anglois, les Hollandois, les Suédois, lui ont donné plus de rondeur. Le caractère dit gothique a été conservé par les Allemands, les Danois et les Bohémiens.

dialecte flamand prédominoit; mais, depuis que les provinces septentrionales se séparèrent des autres, c'est surtout le hollandois qui a été employé par les hommes de lettres.

c. *Les Anglois.* La langue angloise est fille de la teutonique. Les Anglois et les Saxons s'établirent dans l'île britannique, en 450, et y introduisirent les deux dialectes qu'ils parloient; celui des Anglois au nord, et celui des Saxons au sud de la Tamise. Le dialecte saxon prédomina, quand l'heptarchie fut réunie sous un seul roi de cette nation. Dans le huitième siècle, l'Angleterre fut soumise aux Danois, et alors la langue danoise devint celle de la cour; lorsque Edouard-le-Confesseur réintroduisit la langue saxonne, elle resta mêlée avec la danoise. Par l'avénement de Guillaume-

le-Conquérant, le françois-normand fut introduit à la cour, dans les tribunaux et dans les écoles. Les enfans des grands étoient envoyés, pour leur éducation, en Normandie, et la langue saxonne fut réduite à être celle du bas-peuple. Cependant elle reprit le dessus vers la fin du treizième siècle, lorsque les villes ou communes obtinrent une part à l'administration. Sous Edouard III, elle redevint la langue des affaires publiques; mais dans l'intervalle qui s'étoit écoulé depuis Guillaume-le-Conquérant, elle avoit été amalgamée avec un si grand nombre de mots françois, qu'on ne peut plus dès-lors l'appeler saxonne. C'est là le commencement de la langue angloise, qui consiste en un mélange de saxon, de danois, de françois et de latin; on n'y trouve rien, ou bien peu de chose, des peuples qui ont habité l'île avant les Saxons; car

les mots latins qu'elle a adoptés, proviennent des missionnaires qui ont porté le christianisme dans l'île.

2°. *Peuples scandinaviens.*

La Scandinavie a été peuplée, dans les temps les plus reculés, par des nations germaniques; leur langue, différente de la teutonique, se partage en trois branches: le danois, le norwégien, dont l'islandois est un dialecte, et le suédois [1].

a. Les Danois s'appeloient originairement Jutiens. Le nom de Danois se trouve pour la première fois vers la fin du neuvième siècle; Danemarck veut dire, pays des Danois. Leur langue est,

[1] Il n'existe point de *langue runique*. Les *runes* sont des espèces de caractères formant des lignes droites et imités des lettres capitales latines, dont on s'est servi dans quelques vieilles inscriptions scandinaviennes qui nous restent.

de toutes les langues scandinaviennes, celle qui se rapproche le plus des dialectes frison et saxon ; elle a été négligée sous les rois allemands qui règnent dans ce pays depuis le quinzième siècle ; mais, vers le milieu du dix-huitième siècle, on a commencé à la cultiver, et elle renferme aujourd'hui des morceaux estimables dans plusieurs genres de littérature. Elle a infiniment plus de douceur et d'harmonie que la langue allemande.

b. Les Norwégiens. La langue norwégienne n'est guère usitée que dans les campagnes ; dans les villes et parmi les classes bien élevées, on parle danois. Dans les îles Orcades, dont les habitans s'appellent Norns, et dans les îles Faroë, on parle norwégien.

c. Les Islandois. La langue islandoise est un dialecte du norwégien,

mais beaucoup plus poli; il existe un grand nombre de poésies islandoises des douzième et treizième siècles, qui ont été recueillies dans l'*Edda.*

d. Les Suédois. Les Goths, peuple teutonique qui, à une époque incertaine, sont allés s'établir dans la Suède, à côté des Suédois, ont eu beaucoup d'influence sur la formation de la langue qu'on y parle aujourd'hui; elle est très-cultivée, et possède de très-beaux morceaux de littérature. En général, les Suédois et les Danois doivent être comptés parmi les nations les plus instruites de l'Europe.

V. Peuples dont les langues viennent du latin.

Aucun des peuples que nous réunissons sous cette dénomination, ne forme une nation originaire et particulière; tous

sont nés du mélange des anciens habitans avec les peuples teutoniques et autres qui, depuis le cinquième siècle, ont successivement envahi ces pays.

La langue latine tire son origine du mélange du celte et de l'ancien pélasge, ou grec. On distinguoit, à l'époque où on la parloit avec la plus grande pureté, deux dialectes, l'un appelé par Plaute *lingua nobilis*, et par la suite *lingua classica* ou *urbana*; l'autre nommé *lingua plebeja*, *vulgaris* et *rustica*, parce qu'on le parloit surtout dans les campagnes. Les Romains introduisirent par force leur langue dans les pays soumis à leur domination; ils parvinrent même à faire disparoître la langue grecque à Marseille, et ils essayèrent, quoiqu'en vain, de l'abolir en Grèce; mais, comme la langue latine étoit portée dans les provinces par des personnes des classes inférieures, tels que des soldats, des esclaves, des négocians, c'est surtout la *romana rustica*

qui s'y répandit ; elle se corrompit même encore plus dans la bouche de ces provinciaux, qui y mêlèrent un grand nombre de mots de leurs langues primitives. C'est ainsi que, par exemple, dans les Gaules, il se forma une troisième langue composée du latin vulgaire et de la langue du pays, et qui, quoique très-différente du véritable latin, tel qu'on le parloit à Rome et dans les environs, étoit cependant nommée langue romaine ou *romance*. On la distinguoit, dans ces provinces, du latin pur, qui se maintint dans les premières classes de la société.

Dans le cinquième siècle, les peuples teutoniques envahirent l'empire romain ; alors il se forma de nouveaux idiomes par le mélange de la langue romaine avec les divers dialectes teutoniques que parloient les vainqueurs : cependant, dans ce mélange, la langue romaine prit partout le dessus sur le teutonique. Les nations dont les langues

se sont ainsi formées, et qui, de cette manière, ont perdu leur caractère originaire, sont les Italiens, les Espagnols et les Portugais, les François, les Grisons et les Walaques.

1. *Les Italiens.* La langue latine avoit été introduite de force par les Romains dans le reste de l'Italie, et même dans la Basse-Italie, dont les habitans descendent des Grecs. Lorsque les peuples germaniques envahirent la Haute et la Moyenne-Italie, ils lui donnèrent un grand nombre de mots de leur langue; les conquêtes des Arabes, des Normands et des Aragonois eurent une influence marquée sur le langage de la Basse-Italie. Tous ces mélanges dans lesquels la *romana rustica* prédominoit, firent naître un grand nombre de dialectes dans ce pays. Cependant il se maintint constamment en Toscane un langage plus pur qui devint, par le Dante,

Pétrarque et Boccace, celui des livres et de la bonne société. Lorsqu'au commencement du seizième siècle Rome devint le principal siège des lettres, la langue étoit formée par ces grands écrivains, et il ne resta aux Romains qu'à adoucir la prononciation du dialecte toscan.

2. *Les Espagnols.* Les Carthaginois, les Suèves et les Visigoths (peuples germaniques) et les Arabes ont exercé une grande influence sur la langue espagnole, dont cependant la romana rustica est restée la base, de manière que, de toutes les langues nées du latin, c'est l'espagnol qui lui ressemble le plus. Les fortes aspirations qui le distinguent, lui viennent du teutonique et de l'arabe. L'espagnol d'aujourd'hui est le dialecte castillan qui, par Charles-Quint, devint la langue de la cour et de la noblesse. Dans le dialecte catalan il y a un très-grand nombre de mots françois, ou limousins, comme on dit en Espagne.

3. *Les Portugais.* La langue portugaise n'est autre chose qu'un dialecte de l'espagnol. Jusqu'au douzième siècle le portugais et le gallicien formoient un seul dialecte différent de celui de la Castille, et qui provient probablement de ce que ces deux provinces ont été anciennement réunies sous l'empire des Suèves. Le dialecte gallicien a dégénéré en un simple patois ; mais le portugais, devenu la langue d'une nation indépendante et d'une cour, s'est perfectionné et a fini par former une langue particulière.

4. *Les François.* Lorsque les Romains entrèrent dans les Gaules, ils y trouvèrent trois peuples différens : au sud, les Aquitains, originaires d'au-delà des Pyrénées ; au milieu, les Celtes ou Gaulois ; et au nord, les Belges ou Kymri, nation mêlée de Germains et de Gaulois. A Marseille on parloit grec. De toutes ces

langues, mêlées avec la romana rustica, se forma la langue *romance*. Les Francs, peuple germanique, occupèrent le nord dans le cinquième siècle, et étendirent successivement leur domination sur toute la Gaule. Ils conservèrent pendant plusieurs siècles leur langue tudesque; et Charlemagne n'en savoit point d'autre. Mais comme ils étoient inférieurs en nombre aux peuples vaincus, leur langue se perdit successivement : leurs descendans adoptèrent celle des Gaulois, mais non sans y ajouter un grand nombre de mots teutoniques. C'est ainsi que se forma la langue françoise, dont un cinquième au moins est composé de mots germaniques, surtout du bas-allemand. De toutes les langues qui dérivent du latin, c'est le françois qui a conservé le plus de mots latins. Dès le treizième siècle elle se divisoit en deux dialectes, la langue d'Oc dans le sud de la France et en Catalogne, et

la langue d'Oui au nord de la Loire. La langue d'Oc fut cultivée, épurée et perfectionnée avant sa sœur. Dès les temps des Romains les lettres et les arts avoient fait plus de progrès dans le midi des Gaules ; cette partie avoit moins souffert par les irruptions des barbares ; sous les foibles rois carlovingiens il s'y forma des principautés presqu'indépendantes ; les cours des comtes de Provence, de Toulouse et de Barcelone aimoient et protégeoient les lettres, et la poésie françoise y eut ses troubadours dès le douzième siècle. Le nord de la France ne commença à être civilisé que dans le treizième siècle, et le fut principalement par les Normands. La langue d'Oc ou provençale perdit ces avantages dans les douzième et treizième siècles, lorsque les comtes de Barcelone montèrent sur le trône d'Aragon, et ceux de Provence sur celui de Naples, et que les

comtes de Toulouse s'éteignirent. Elle cessa alors d'être la langue de la noblesse, et dégénéra en patois, tandis que la langue du nord fut cultivée par l'influence d'une cour dont la puissance augmentoit de jour en jour, et par l'amour de la poésie qui s'éveilla en Champagne et en Flandre, dont les comtes firent alors pour elle ce que ceux du midi avoient fait auparavant pour la langue provençale. Le plus grand protecteur de la langue françoise fut François I, qui l'introduisit dans les tribunaux, à la place de la langue latine. Elle fut portée à son plus grand point de perfection dans le siècle de Louis XIV.

Parmi les patois françois, les principaux sont le provençal qui se rapproche de l'italien, le gascon qui a du rapport avec l'espagnol, et le poitevin. Ces trois patois viennent de la langue d'Oc. Dans le nord on trouve le wallon, qui est un mé-

lange de françois, de hollandois et d'allemand, et le patois lorrain.

5. *Les Grisons.* Le pays des Grisons étoit anciennement appelé Rhætia. Lorsqu'il fut subjugué par les Romains, la romana rustica y fut introduite, ainsi que dans les Gaules et en Espagne. Mais la nature sauvage de ce pays, qui a toujours maintenu une espèce d'indépendance politique, est cause que cette langue s'y est moins ressentie que dans les autres pays, de l'influence des barbares qui ont envahi l'empire romain. Elle est parlée par la moitié des Grisons ; l'autre moitié parle allemand ou un italien corrompu. Les Grisons appellent leur langue *rumonsh.*

6. *Les Walaques.* Ce mot est slavon et signifie un peuple de pasteurs. Les habitans de la Walachie se nomment eux-mêmes Romains (*Rumanje*), comme

descendans des colonies que les empereurs romains ont établies dans ce pays. Plus qu'aucune autre partie de l'Europe, cette contrée a été dévastée par les peuples asiatiques qui ont envahi cette partie du monde, et par ceux du nord qui ont fait des incursions dans l'empire romain depuis le quatrième et le cinquième siècle. Il en est résulté un mélange de nations qui se manifeste par la langue, dont la moitié à peu près est latine, et l'autre composée du slavon, du grec, du goth ou allemand, du turc, etc.

VI. Peuples Slaves.

Les Slaves, une des nations les plus nombreuses et les plus puissantes dont l'histoire fasse mention, étoient désignés par les Grecs et les Romains sous la dénomination de *Sarmates*. Ils demeuroient originairement dans le nord de la Mer-Noire, et étoient, dans le quatrième siè-

cle, sous la domination des Goths. Chassés, ainsi que ceux-ci, par les Chazares et les Huns, les Slaves s'étendirent vers l'occident, et occupèrent les pays situés sur la Vistule, que les peuples germaniques venoient d'abandonner. Lors de la destruction du royaume des Thuringiens par les fils de Clovis, ils s'emparèrent des parties orientale et septentrionale de l'Allemagne jusqu'à la Saale et au Holstein. Leur nom, ainsi que celui des Teutons, veut dire nation, ou, selon d'autres, il vient du mot *slovo*, et désigne un peuple parlant le même langage. Les principaux peuples slaves sont les Russes, les Serviens, les Croates, les Wendes, les Polonois, les Bohémiens et les Lusaciens.

1°. *Les Russes* sont les plus orientaux de tous les Slaves; leur nom actuel date du neuvième siècle. Auparavant ils formoient deux états indépendans, celui de

Nowogorod et celui de Kiew. En 862, les Slaves de Nowogorod se soumirent à Ruric, chef des Warègues-Russes, peuple suédois, d'après lequel ils furent nommés Russes, ou Grands-Russes. Oleg, successeur de Ruric, conquit l'état de Kiew, et le réunit au sien; depuis ce temps, les Slaves de Kiew furent appelés Petits-Russes. De toutes les langues slaves, la langue russe est celle qui contient le plus grand nombre de mots étrangers, surtout de finnois, de grecs et de mongols; mélange qui provient des relations que les Russes ont eues avec ces peuples. La réformation opérée par Pierre-le-Grand y a introduit beaucoup de termes allemands et françois. Il faut, au reste, distinguer deux dialectes russes : le russe vulgaire, qui depuis le dix-huitième siècle est devenu la langue des livres; et le dialecte usité dans la liturgie, que les Russes appellent ordinairement le vieux

russe : ce dernier est plutôt le dialecte des Serviens par lesquels les Russes ont reçu le christianisme et les premiers élémens des lettres. Il s'est conservé dans les livres d'église, et a été, jusqu'à Pierre-le-Grand, employé seul pour la littérature. L'alphabet russe est le grec, augmenté de plusieurs caractères.

2. *Les Serviens.* Les Serviens, originaires de la Galicie, occupèrent, dans le septième siècle, la province d'Illyrie, dévastée par le grand nombre de peuples qui y avoient passé pour envahir l'empire d'occident. On appelle Rasciens, ou Raïtz, les Serviens qui demeurent au sud de la rivière de Rasca. Dans le onzième siècle, l'évêque Cyrille adapta à leur langage l'alphabet grec, en y ajoutant quelques lettres; par la suite on attribua à S. Jérôme l'invention de ce caractère, qu'on appelle aussi *glagolitique*, du mot

glagol, lettre ou mot. Le dialecte servien est ce qu'on appelle en Russie le vieux russe. Il est parlé non-seulement par les Serviens [1], mais aussi par les Bosniens, les Bulgares d'aujourd'hui [2], appelés Walaques par les Slaves [3], les Uscoques, les Morlaques (c'est-à-dire Bulgares habitant sur les côtes de la mer), les Esclavoniens (seul peuple slave qui ait conservé le nom originaire de la nation), les Dalmatiens et les Ra-

[1] La Nouvelle-Servie est une province russe peuplée en 1754 par des colons serviens.

[2] Les anciens Bulgares étoient un peuple tartare, venu dans le cinquième siècle du Wolga ou Bolga ; mais ils adoptèrent successivement la langue des Serviens, en y introduisant cependant plusieurs mots tartares.

[3] Il ne faut pas les confondre avec les habitans de la Walachie. Nous avons déjà dit que les Slaves appellent Walaques tout peuple pasteur.

gusains. Tous ces peuples sont aussi nommés généralement Illyriens.

3. *Les Croates,* proprement Chorvates, ou Chrobates, c'est-à-dire montagnards, sont venus de la Galicie, dans le septième siècle, avec les Serviens, s'établir dans le pays qu'ils habitent aujourd'hui; ils se servent du caractère glagolitique, et se nomment aussi Illyriens.

4°. *Les Vandales autrichiens.* Le mot de Wendes, ou Windes, ou Vandales, n'est pas slave, mais allemand; il désigne un peuple côtier. Il est identique avec celui de Vénètes, et a été donné, dans différens temps, à des peuples d'origines diverses. Les Wendes dont nous parlons sont Slaves, et se sont fixés en Styrie, en Carniole et en Carinthie [1].

[1] La côte septentrionale d'Allemagne, le Holstein, le Mecklembourg et la Poméranie étoient

5°. *Les Polonois*, les plus civilisés de tous les Slaves, s'appeloient originairement *Lechs*. Le mot de Pologne signifie un pays plat. Les Polonois se servent de l'alphabet latin ; leur langue a été très-cultivée dans le dernier siècle, surtout sous le règne de Poniatowski. Leur littérature a plusieurs beaux morceaux d'éloquence. La langue polonoise a presqu'entièrement disparu en Silésie, ancienne province polonoise [1], par l'influence des colons allemands qui y ont été attirés par ses souverains. Les Cassubes de la Poméranie et de la Prusse en parlent encore un dialecte corrompu.

6. *Les Bohémiens* s'appellent Czechs

habités, dans le moyen âge, par des Vandales ou Wendes septentrionaux. Leur langage s'est successivement éteint.

[1] Le mot de Silésiens veut dire les *postérieurs*, nom qui leur a été donné par rapport aux Bohémiens fixés *devant* eux.

(Tchekh), c'est-à-dire, les antérieurs, comme étant la tribu la plus occidentale des Slaves. Ils ont été nommés Bohémiens d'après le pays qu'ils occupent et qui étoit anciennement le siége des Boii [1], avant que ceux-ci passèrent dans la Norique qui, d'après eux, fut nommée Bavière. Les Czechs s'établirent en Bohême vers le milieu du sixième siècle, lors de la destruction du royaume de Thuringe. L'époque brillante de la langue et de la littérature bohémiennes a été sous l'empereur Charles IV; elles sont déchues depuis que Prague a cessé d'être la résidence des rois. Les Bohémiens ont conservé le caractère communément appelé allemand ou gothique.

[1] Le peuple vagabond que par des raisons que nous ignorons on appelle en France Bohémiens, est aussi peu originaire de la Bohême que de l'Egypte; nous en parlerons plus bas.

7. Les *Lusaciens* ou *Sorabes*, qui après la chute du royaume de Thuringe, occupèrent une grande partie de la Saxe, où l'on en trouve encore quelques restes. Leur langue s'est conservée en Lusace.

VII. Les Grecs.

Les premiers habitans de la Grèce étoient les Pélasges; les Hellènes ou descendans de Deucalion et de son fils Hellen, et des peuples qui leur étoient soumis, se mêlèrent aux Pélasges et formèrent la langue hellénique ou grecque, la plus parfaite et la plus riche qui jamais ait été parlée. Les plus belles productions de l'esprit humain ont été composées en cette langue. Deux fois, à un intervalle de dix-huit siècles, les lumières sortirent de la Grèce, pour se répandre sur le reste de l'Europe: la première fois par l'établissement des colonies grecques en

Italie, en Gaule et en Espagne, et par les conquêtes d'Alexandre-le-Grand, qui portèrent la langue grecque dans la plus grande partie du monde connu; et la seconde fois après la prise de Constantinople par les Turcs, lorsque les savans grecs se refugièrent en Italie, et y répandirent le goût de la littérature ancienne.

Par une destinée extraordinaire, la plus ancienne langue cultivée s'est maintenue, à travers toutes les révolutions, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, et même, quoique dans une forme dégénérée, jusqu'à nos jours.

Le grec moderne ou vulgaire est né de l'ancien grec, qu'on appelle littéral, par l'influence de la législation et de la domination romaine, et par le mélange de l'italien et du turc, de la même manière que le françois, l'espagnol, l'italien, etc., se sont formés du latin; mais avec cette différence remarquable que ces dernières lan-

gnes nées dans des siècles barbares, se sont perfectionnées et élevées au rang de langues savantes et cultivées, tandis que le grec moderne est resté le langage corrompu d'un peuple qui n'a conservé de son ancienne grandeur que le nom de *Romains*.

Le grec moderne est parlé dans toutes les provinces européennes de l'empire ottoman, dans les îles de l'Archipel et au Levant. Dans tous ces pays les Grecs forment une nation particulière, subjuguée par les Turcs, et qui attend son libérateur.

VIII. Les Turcs.

Les Turcs sont une branche des peuples que nous nommons Tartares ou Tatares, et que les anciens comprenoient sous la dénomination vague de Scythes. La patrie des Turcs est le Turkestan, situé entre les monts Altaï et le lac Aral. Vers la fin du septième siècle, les Arabes firent la conquête de ce pays

et y propagèrent leur religion : ils reçurent les Turcs dans leurs armées et dans leur garde, mais ceux-ci finirent par devenir les maîtres de leurs souverains. Ils fondèrent plusieurs empires, parmi lesquels les plus célèbres sont celui des Seljoucides qui dura jusqu'en 1195, et celui des Osmans ou Ottomans qui depuis le commencement du quatorzième siècle s'est conservé jusqu'à nos jours. Par l'adoption de l'islamisme il s'introduisit dans leur langue un grand nombre de mots arabes et persans. Les Turcs ottomans habitent, comme dominateurs, dans toutes les provinces de leur empire au milieu des nations subjuguées. Les Turcomans, les Usbeks, les Buchariens, etc., sont des branches de la même nation.

IX. Lettons.

Ces peuples habitent les côtes de la mer Baltique, à l'ouest de la Vistule. On n'est pas

bien sûr si les Lettons sont une nation originaire, ou s'ils se sont formés par le mélange des Slaves et des Teutons : toujours est-il certain que leur langue contient un très-grand nombre de mots pris de celles des Goths et des Slaves. La branche la plus nombreuse des Lettons étoient les *anciens Prussiens* qui demeuroient dans ce qu'on a appelé par la suite la Prusse orientale et occidentale. Lorsque l'ordre teutonique s'empara du pays, il s'appliqua à faire disparoître cette langue : ses efforts réussirent au point qu'on n'y trouve plus rien de prussien, et que les habitans sont devenus tout-à-fait allemands. Aujourd'hui les Lettons ne se rencontrent plus qu'en Samogitie, en Courlande, dans une petite partie de la Livonie, et sur le Curisch-Nerung. Ils sont serfs des familles allemandes qui sont propriétaires exclusifs du pays.

X. Peuples Tschoudes.

L'origine de ce nom générique, qui a été donné à ces peuples par les Russes, est incertaine. Il comprend quatre peuples, auxquels le climat et le despotisme politique et civil ont assigné le dernier degré parmi toutes les nations de l'Europe : ce sont les Finnois, les Lapons, les Esthoniens, et les Lives.

1. Les *Finnois* ou *Finlandois* sont les moins stupides parmi les peuples de race tschoude, parce qu'ils ont été moins opprimés que les autres. Ils s'appellent, ainsi que les Lapons, Suämaladz, c'est-à-dire habitans d'un pays marécageux. Ils ont été soumis dans le douzième et le treizième siècle par les Suédois : leur langue n'a pas les mots de roi, prince, ville, marché, route, etc. qu'elle a empruntés de celle des nouveaux maîtres du pays,

et cette circonstance suffit pour se faire une idée de l'état de barbarie dans lequel ils étoient plongés avant la conquête.

2. Les *Lapons* habitent les contrées les plus septentrionales de l'Europe, vivent de la pêche et de la chasse, et sont le plus stupide de tous les peuples européens. Ils sont sous la domination de la Russie, de la Suède et du Danemarc.

3. Les *Esthoniens*, en Esthonie ou dans le gouvernement de Réval. Les Aestyi que les Romains connoissoient sur cette côte, n'étoient pas nos Esthoniens, mais un peuple germanique. Il paroît que ce nom, qui signifie orientaux, a été transféré à leurs successeurs de race tschoude. Ces Esthoniens, ainsi que leurs frères, les Lives et les Lettons, sont serfs dans leur propre pays, dont des familles allemandes se sont emparées depuis le treizième siècle.

4. Les *Lives* ont donné le nom à la Livonie, province qu'ils partagent avec les Esthoniens et les Lettons, serfs, comme eux, de la noblesse allemande.

XI. Hongrois.

On n'est pas d'accord s'il ne faut pas regarder les Hongrois comme un peuple de race tschoude; en effet, leur langue est composée d'un grand nombre de mots finnois; mais on a de la peine à concevoir qu'un peuple d'un si beau sang et d'une si belle stature ait une origine commune avec la race la plus abâtardie qu'on connoisse en Europe. Il est plus probable que les Hongrois sont une tribu originairement turque ou tartare, mais qui dans ses migrations s'est mêlée avec tant de Finnois, de Slaves et d'autres peuples, qu'on ne sait plus à quelle race ils appartiennent; c'est un mélange de races plutôt qu'un peuple particulier.

Les Hongrois demeuroient anciennement entre le Wolga, le Tobol et le Jaïk. Dans les septième, huitième et neuvième siècles on les trouve établis sur le Dnepre. Vers la fin de ce dernier siècle, ils se rapprochèrent des monts Crapacs. Ils furent appelés par Arnoul, roi d'Allemagne, pour l'assister contre les Moraves. Lorsqu'après cette expédition ils voulurent retourner chez eux, ils trouvèrent leur pays dévasté par les Bulgares. Ils passèrent alors les monts Crapacs et se fixèrent dans la Pannonie. Une des principales tribus qui resta en Europe, s'appeloit *Madjar*, et d'après elle toute la nation se nomme encore aujourd'hui *Madjars*. La dénomination de Hongrois leur est étrangère. Le mot de Madjar se trouve encore sur le Wolga dans les anciennes demeures de ce peuple. Outre le finnois qui domine dans leur langue, on y trouve un grand nombre de mots slavons, turcs, germaniques, même persans et arabes.

XII. Albanois.

C'est un peuple d'une origine inconnue, peut-être identique avec les Albanois de la mer Noire, qui paroissent être les mêmes que les Alains qui, dans le quatrième siècle, ont envahi l'Europe, et dont une partie peut s'être fixée dans l'ancienne Illyrie. Les Turcs nomment les Albanois *Arnaut :* eux-mêmes s'appellent *Skipatar.* Ils ont embrassé le rit grec, et n'habitent pas seulement les côtes de la mer Adriatique, mais sont répandus dans tout l'empire turc.

Outre ces douze nations principales, on trouve encore en Europe quelques descendans d'*Arabes* dans l'île de Malte et en Espagne, et des *Samoïedes*, peuple asiatique, dans le nord de la Russie européenne.

On trouve de plus trois nations originaires d'Asie, qui, vivant au milieu des autres

Européens, ont conservé leur caractère primitif et leur sont restés étrangères. Ce sont les Juifs, les Arméniens, et ce peuple vagabond que nous appelons Bohémiens.

1. Les *Juifs* sont originaires de la Chaldée. Tharah, père d'Abraham, la quitta et se rendit dans le pays de Chanaan, où ses descendans menèrent, pendant deux siècles, une vie nomade, et adoptèrent la langue chananéenne, qui est l'ancien hébreu. C'est dans cette langue que sont écrits leurs livres sacrés, jusqu'à la captivité de Babylone. Ces livres embrassent une période de 1200 ans. La grande uniformité qui règne dans le style de ces ouvrages, malgré les révolutions que la langue doit avoir éprouvées pendant un si long espace de temps, a fait penser à des critiques modernes, que ces livres n'ont pas l'antiquité qu'on leur attribuoit anciennement, mais qu'ils ont été rédigés, ou au moins corrigés et retouchés dans les écoles des

prophètes, fondées par Samuël. Ils n'en sont pas moins le plus ancien monument de l'esprit humain, puisqu'Homère, le premier des auteurs profanes, a vécu plus d'un siècle après Samuël.

Dans leur exil en Babylonie, les Juifs oublièrent leur langue, ou plutôt il se forma, par le mélange de l'hébreu et du chaldéen, un nouveau dialecte, qu'on appelle le vieux chaldéen. L'ancien hébreu ne se conserva plus parmi eux que comme langue savante.

Un troisième dialecte se forma, quelques siècles après, lorsque la Palestine faisoit partie du royaume macédonien de Syrie. On l'appelle le nouveau chaldéen, ou le syro-chaldéen; c'est le langage qui dans les livres du Nouveau Testament, est nommé hébraïque. Il se conserva jusqu'au onzième siècle après J. C.

Les Juifs établis en Espagne, sous la domination des Arabes, suivirent l'exem-

ple de leurs maîtres, en s'appliquant à l'étude de leur langue et aux sciences; il se forma de célèbres écoles dans plusieurs villes d'Espagne. Ils purifièrent alors le dialecte syro-chaldéen, en l'amalgamant avec l'ancien hébreu. C'est ce qu'on appelle l'hébreu des rabbins, ou la langue savante que les Juifs instruits apprennent, outre celle des pays où ils sont nés.

2°. *Les Arméniens* s'appellent eux-mêmes Haïkans, d'après un de leurs rois fabuleux, arrière-petit-fils de Japhet. Leur origine et leur histoire sont inconnues; leur pays fait partie de l'empire turc et de la Perse, et leur langue est différente de toutes celles qu'on connoît. Ils s'occupent de commerce, et voyagent par toutes les provinces de l'empire ottoman.

3°. *Les Bohémiens*, nom donné sans motif connu à un peuple errant et vaga-

bond qui, depuis le commencement du quinzième siècle, s'est répandu dans toute l'Europe, et que les Anglois et les Espagnols appellent *Egyptiens*. Il paroît démontré aujourd'hui, par les recherches qu'on a faites sur la langue de ce peuple, qu'il est indien ; mais on ne trouve dans l'histoire de l'Inde aucune trace de son émigration. Seulement il y a, vers l'embouchure de l'Indus, un peuple qui s'appelle Tchinganes, nom qui ressemble à celui de *Zinganes*, sous lequel ce peuple a été connu lors de son arrivée en Europe, et qui s'est conservé dans le mot allemand *Zigeuner*. Ils s'appellent eux-mêmes *Roma*, c'est-à-dire hommes ; *Kola*, c'est-à-dire noirs, et *Sinte*. Cette dernière dénomination rappelle l'Indus, qui est appelé *Sind* dans le pays. Dans une partie de l'Allemagne on les nomme Tartares (Tatars).

TABLEAU

DES DIVERSES RELIGIONS

OU CULTES

QU'ON TROUVE EN EUROPE.

TABLEAU
DES DIVERSES RELIGIONS
OU CULTES
QU'ON TROUVE EN EUROPE.

On peut diviser en deux classes tous les systèmes religieux qui existent ou ont existé sur la terre. Dans la première, on range tous ceux qui ne s'élèvent pas à l'idée d'un seul Dieu, créateur et conservateur de l'univers ; nous y comprenons le culte des fétiches, celui des astres, celui des hommes, et celui des idoles.

PREMIÈRE CLASSE.

1°. *Le culte des fétiches.* C'est la religion des peuples qui sont placés au dernier degré

de la civilisation, et qui ont les idées les plus grossières sur la divinité et sur les rapports qui existent entr'elle et les hommes. Tout ce qui les entoure, la nature entière, les élémens, les arbres, les fleuves, le feu, en un mot tous les êtres dans lesquels ils observent des propriétés bienfaisantes ou malfaisantes qui leur paroissent incompréhensibles, sont les objets du culte de ces hommes simples et ignorans. Ces peuples ont des espèces de prêtres, ou plutôt de devins ou de sorciers qui s'appellent schamanes en Sibérie, fétiches en Afrique, jongleurs en Amérique.

2°. *Le sabéisme*, ou le culte des astres, qui est le fétichisme un peu raffiné. Parmi les peuples anciens et modernes qui ont adoré le firmament ou quelque astre en particulier, les prêtres forment ordinairement une caste séparée, qui se transmet de père en fils les connoissances astro-

nomiques et astrologiques, qui forment leur domaine.

3°. *Les anthropolâtres*, ou adorateurs d'hommes, de héros, de bienfaiteurs du genre-humain, que la reconnoissance de leurs contemporains ou de la postérité a déifiés. Telle étoit la religion des anciens Grecs et Romains, religion que l'imagination des poëtes a embellie par un grand nombre de fables, dont l'ensemble est appelé *mythologie*. Ces peuples avoient, à la vérité, des images; mais ces images n'étoient pas, à proprement parler, l'objet de leur culte; elles leur rappeloient seulement les divinités qu'elles devoient représenter, ainsi que dans quelques religions modernes les images des saints sont exposées à la vénération bien plus qu'à l'adoration des fidèlès. Les Grecs et les Romains n'étoient donc pas de véritables idolâtres. Au reste, il ne faut pas croire que la mytholo-

gie que leurs poëtes nous ont transmise, fût la religion des hommes éclairés parmi les anciens. On distinguoit la religion *exotérique* de la religion *ésotérique*. La première étoit celle du peuple qui se contentoit d'idées grossières sur la divinité; on la regardoit comme une institution politique et nécessaire à laquelle tout citoyen devoit se conformer, pour la tranquillité de l'état; et c'est pour cela qu'Anaxagoras fut accusé du crime d'irréligion pour avoir enseigné publiquement l'existence d'un seul Dieu. Cette doctrine auroit renversé la religion établie et toutes les institutions civiles et politiques qui en dépendoient. Mais dans les mystères auxquels tous les hommes éclairés se faisoient initier, on enseignoit probablement une doctrine plus saine et plus philosophique, réservée aux élus, et qu'on appeloit ésotérique, ou religion *de l'intérieur*. Au reste, le plus grand défaut de la religion des peuples de l'antiquité, c'est que

la moralité des actions humaines n'étant pas basée sur les idées religieuses, il ne restoit d'autre moyen pour contenir les passions du peuple, que la superstition et les fourberies des prêtres.

4°. *L'idolâtrie*, ou le culte des images. Dans le fétichisme, le sabéisme et l'anthropolâtrie, on adore immédiatement les objets vivans ou inanimés qu'offre la nature, tandis que les idolâtres ne regardent pas les images seulement comme des représentans de la divinité, mais comme faisant elles-mêmes l'objet d'un culte, ou au moins comme des symboles de la divinité.

Aucun peuple européen ne suit, au moins ouvertement, un des quatre systèmes religieux de cette classe.

SECONDE CLASSE.

La seconde classe des religions comprend toutes celles qui reconnoissent un seul Dieu,

créateur, modérateur et conservateur de l'univers ; ce sont le déisme, le bramisme et le culte de Jehovah.

1°. *Le déisme*[1], ou la religion naturelle, telle que l'homme, abandonné à ses propres lumières, peut la deviner, sans le secours d'aucune révélation. Ses dogmes sont simples et en petit nombre ; l'existence d'un Dieu créateur et conservateur de l'univers, l'immortalité de l'ame, la nécessité de pratiquer la vertu, voilà tout le système religieux du déiste. Comme la philosophie ignore les rapports intimes que la révélation nous enseigne exister entre Dieu et la créature ;

[1] On nomme *déistes* ou *théistes* ceux qui reconnoissent l'existence d'un seul Dieu ; *polythéistes* ceux qui en admettent plusieurs ; *panthéistes* ceux qui confondent la nature entière avec l'idée de Dieu ; enfin *athées* ceux qui ont le malheur de ne pas croire à l'existence de Dieu.

comme elle n'a de la providence que des idées vagues et incertaines, le déiste ne connoît d'autre devoir envers Dieu que celui de conformer ses actions aux principes éternels de la morale. Nul motif ne le porte à un culte religieux ; il n'a besoin ni de temple ni de prêtres. Deux fois, dans ce siècle, on a vainement essayé d'établir parmi les déistes un culte extérieur et public ; d'abord en Angleterre, et de nos jours en France, où les fondateurs de ce culte s'appeloient Théophilanthropes [1].

2°. *Le Bramisme*, ou la religion des Hindoux, ou habitans originaires de l'Indostan [2]. Ils appellent Brame ou Parabrahma,

[1] Mot barbare, par lequel on a voulu indiquer des amis de dieu et de l'homme : il auroit au moins fallu dire Théanthropophiles.

[2] Outre les Hindoux on trouve en Indostan les peuples suivans : 1°. des *Turcs* ou *Ghaznides*, qui entre les dixième et treizième siècles étoient

l'être suprême, éternel, tout-puissant et infini, le créateur de l'univers. Voici en peu de mots leur système. Avant l'origine du monde, Dieu créa un être de sexe féminin, *Bavani*. C'est sous ce nom qu'ils ont personnifié la nature, ou la volonté divine, émanée de Dieu pour créer l'univers. Cette déesse se présente sous mille formes, et se montre quelquefois en homme, quelquefois en femme. Le peuple la regarde comme l'épouse de Dieu; toutes les classes la révèrent comme la déesse de la nature. Elle mit au monde trois fils, *Brama, Vishnou* et *Shiva*, après quoi elle se changea en trois femmes,

maîtres de Dehli; 2°. les *Patanes* ou *Afghans* qui dans le treizième siècle détruisirent l'empire des Ghaznides; 3°. des *Mongols* qui du quinzième au dix-huitième siècle ont dominé dans ce pays. Ces trois peuples sont musulmans. A côté et au milieu d'eux il y a, dans la presqu'île, des Parsi ou Ghebres, et des Européens, surtout des Anglois.

et épousa ses fils. Brama fut chargé de produire toute la création ; Vishnou en est le conservateur ; Shiva détruira un jour l'univers, lorsqu'il aura atteint le terme de son existence. Ces trois divinités sont les symboles des élémens, de la terre, de l'eau et du feu. Brama est représenté avec une tête à quatre faces (peut-être à cause des quatre parties du monde) assis sur un cygne, pour indiquer que la terre surnage sur l'eau. Vishnou est couché sur une feuille de nymphæa, plante qui représente l'eau. Shiva est armé de la foudre. Ces trois personnes ne sont pourtant qu'un seul Dieu, et forment la Trinité indienne, qu'ils appellent Trimurti. Les Hindoux croient a la métempsycose, e s'abstiennent, à cause de cela, de la chair de tous les animaux ; ils les regardent comme des êtres sacrés qu'il n'est pas permis de tuer. Leur religion ordonne de modérer ses passions, et recommande la sobriété. Dans les premières classes de la nation,

les femmes ont l'habitude de se brûler sur le bûcher qui consume les dépouilles de leurs maris. Chez quelques peuplades indiennes, la polyandrie est tolérée ; une femme peut avoir jusqu'à douze maris. Tous les Hindoux sont divisés en quatre castes, entre lesquelles il n'existe aucune alliance : 1°. les *Brames* ou *Bramins*, qui sont les savans, les prêtres, la classe dont sont tirés tous les fonctionnaires publics ; 2°. les *Xétri* ou militaires, de laquelle sont sortis les rajah, qui ont formé des principautés indépendantes, et ce peuple puissant, les Mahrattes ; 3°. les *Beïs* ou *Banians*, les négocians ; enfin, 4°. les *Shoutres* ou artisans. Une cinquième caste, les *Pariah*, est composée du rebut des quatre autres. La religion des Hindoux se trouve consignée dans leurs Vedam, ou livres sacrés, écrits en langue shanscrite.

3°. *Le culte de Jehovah*, créateur éter-

nel et conservateur de l'univers, qui s'est fait connoître immédiatement aux hommes par le moyen de la révélation.

Nous divisons en trois classes les adorateurs de Jehovah ; dans la première, nous plaçons ceux qui n'admettent qu'une seule révélation, les Juifs ; les Chrétiens, qui en reconnoissent deux, forment la seconde ; enfin les Musulmans, qui adoptent une révélation de plus, se trouvent dans la troisième.

I.

Juifs.

Les Juifs ne reconnoissent d'autre révélation que celle qui a été faite au peuple de Dieu par Moïse et par les prophètes. Ils attendent la venue d'un Messie qui doit fonder un grand empire, auquel les fidèles participeront. Ils pratiquent la circoncision et un grand nombre de cérémonies. Ils chô-

ment le septième jour de la semaine. Ils n'ont pas de véritables prêtres, mais des docteurs, appelés *rabbins*, qui enseignent la loi dans les synagogues. Ils ne reconnoissent qu'une personne en Dieu. Leurs livres sacrés forment l'Ancien Testament, écrit en langue hébraïque. Depuis la destruction de Jérusalem, ils se sont répandus sur toute la terre, et sont restés étrangers à toutes les nations parmi lesquelles ils se sont établis. Ils se divisent en deux sectes, 1°. les *Rabbanites* ou *Talmoudistes* qui, outre les livres de l'ancien Testament, reconnoissent une espèce de tradition divine, renfermée dans le *Talmoud.* Ce livre est composé du *Mischna*, ou texte, et d'une double interprétation, la *Guemara* de Jérusalem et celle de Babylon. 2°. Les *Caraïtes*, qui rejettent le Talmoud.

II.

CHRÉTIENS.

Nous appelons Chrétiens ceux qui, outre la révélation de Moïse et des prophètes, croient encore à celle du Nouveau Testament, à la venue du Christ, à la rédemption et à la résurrection des morts; qui pratiquent le baptême et chôment le premier jour de la semaine [1]. Nous divisons les Chrétiens en deux grandes familles : ceux qui, outre la Bible, reconnoissent encore une autorité en matière de foi, et ceux qui n'en admettent pas.

I. *Chrétiens qui, outre la Bible, reconnoissent encore une autorité supérieure en matière de foi.*

Ils forment l'église latine ou d'Occident, et l'église grecque ou d'Orient.

[1] Voilà les points sur lesquels tous les chrétiens sont d'accord : nous n'y parlons pas de la Trinité, parce qu'il y a parmi les chrétiens une secte d'*unitaires*.

A. *Chrétiens d'Orient.*

La désunion entre l'église orientale et celle de l'Occident, date de l'époque où Constantinople divint le siége de l'empire. Dès-lors les patriarches de la nouvelle Rome prétendirent sinon à la suprématie sur l'évêque de l'ancienne capitale de l'Empire, au moins à un rang égal avec lui. Il en résulta de fréquentes brouilleries qui dans le neuvième siècle produisirent une scission formelle qui a duré jusqu'à nos jours. Le patriarche Photius accusa l'église latine d'avoir falsifié le formulaire de la foi, rédigé par les deux premiers conciles œcuméniques, en y ajoutant que le saint esprit procède du fils; il lui reprocha en même temps quelques autres erreurs, telles que la nécessité du célibat des prêtres que les Chrétiens d'Orient n'avoient jamais voulu reconnoître. Depuis cette scission toutes les sectes de l'Orient s'ac-

cordèrent à rejeter l'autorité du souverain pontife, et des conciles œcuméniques assemblés dans l'Occident : elles ne reconnoissent que ceux qui ont été tenus avant le neuvième siècle, quoiqu'elles ne soient pas d'accord entre elles sur l'autorité que méritent quelques-uns de ces conciles. Ceux qui se qualifient d'orthodoxes, en adoptent sept ou huit, d'autres ne reconnoissent que les deux, trois ou quatre premiers conciles. Tous croient pourtant à la plupart des dogmes de l'église catholique, nommément à la présence réelle du corps et du sang de J. C. dans la sainte cène; mais elles s'accordent à nier la procession du saint Esprit, du fils. Elles varient entre elles sur le culte des images : la sainte cène est célébrée chez elles sous les deux espèces, et le mariage des prêtres est permis et même ordonné. Les Chrétiens d'Orient ont, comme l'église catholique, une hiérarchie et des monastères,

et sont soumis à des pratiques de dévotion et à des jeûnes plus rigoureux encore.

C'est parmi les orientaux que se sont élevées toutes ces disputes sur la nature de J. C., qui du quatrième au huitième siècle ont nécessité la convocation des premiers conciles œcuméniques. La langue grecque, si riche et si flexible, se prêtoit admirablement à des subtilités qui ne pouvoient avoir que peu d'intérêt pour les occidentaux dont les langues n'avoient pas assez de finesse pour exprimer toutes ces diverses nuances. C'est à cause de ces disputes que dès le quatrième siècle les Chrétiens orientaux se sont divisés en un grand nombre de sectes, dont quelques-unes ont mieux aimé, par la suite des temps, se réunir à l'église latine que de se réconcilier avec leurs frères.

Pour donner une idée claire de ces diverses sectes, il sera nécessaire de dire auparavant quelques mots des conciles œcu-

méniques qui ont été assemblés avant la scission entre l'église d'Orient et d'Occident. Ils sont au nombre de sept ou huit.

1°. *Le premier concile de Nicée* convoqué par Constantin le Grand en 325. La doctrine d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui réprouvoit l'expression de fils engendré par le père, et enseignoit que le fils de dieu étoit la première et la plus noble de toutes les créatures, y fut condamnée. Il y fut décidé que le fils étoit *homousios*, d'une nature parfaitement pareille avec le père, et non *homœousios*, ou d'une nature semblable. Quoique condamnés à Nicée, les Ariens se répandirent parmi tous les Chrétiens d'Orient et d'Occident; plusieurs souverains se déclarèrent pour leur doctrine, et dans le cinquième siècle Clovis, roi des Francs, se trouva le seul prince catholique non entaché de cette hérésie. C'est au concile de Nicée que fut rédigé

le *credo*, ou la profession d'Athanasius; cependant les mots qui disent que le saint Esprit procède du fils, y furent ajoutés postérieurement par des prêtres espagnols, et, à leur exemple, par toute l'église occidentale.

2. *Le premier concile de Constantinople* en 381, où fut condamnée la doctrine de Macédonius, qui prétendoit que le saint Esprit n'avoit pas la même essence que le père et le fils. Ce concile décida aussi que l'évêque de Constantinople étoit égal à celui de Rome qui n'avoit sur lui d'autre prérogative que celle du rang.

3. *Le concile d'Ephèse* fut convoqué en 431 par les empereurs Théodose II et Valentinien III, pour décider du différend entre Cyrille, évêque d'Alexandrie, et Nestorius, évêque de Constantinople. Ce dernier étoit choqué de l'expression de mère de Dieu employée par la Vierge. Nestorius

fut condamné par le concile, sans avoir été entendu dans sa défense.

4°. *Le concile de Chalcédoine* eut lieu en 451. Il décida, contre Eutychès, moine d'un couvent grec, que Jésus-Christ a deux natures, à la vérité non séparées, mais aussi non confondues, et réunies en une seule personne; la doctrine condamnée à ce concile, est appelée le *monophysitisme.*

5°. *Le second concile de Constantinople* fut convoqué par l'empereur Justinien en 553. Il déclara hérétiques quelques opinions d'Origène, mort trois siècles auparavant, et dont les écrits jouissoient depuis ce temps de la plus grande autorité dans l'église catholique; il prononça aussi l'anathême contre ce qu'on appeloit les *trois chapitres* du concile de Chalcédoine, c'est-à-dire, contre les ouvrages de trois

évêques, Théodose de Mopsvesta, Théodoret et Ibas, que le concile de Chalcédoine n'avoit pas voulu condamner. Tous ces livres furent déclarés entachés de nestorianisme.

6°. *Le troisième concile de Constantinople* condamna, en 680, le *monothélisme*. Pour réconcilier les monophysites avec l'église catholique, Serge, patriarche de Constantinople, avoit ordonné de se servir d'une phrase qui attribuoit à J. C. une seule volonté. Il en résulta un schisme entre l'église de Rome et celle de Constantinople. Le concile que l'empereur Constantin III convoqua à cette occasion, siégea pendant une année entière, et décida que dans la personne de J. C. il y a deux volontés ; l'une humaine, l'autre divine ; la première cependant toujours soumise à l'autre et d'accord avec elle.

En 692 l'empereur Justinien II, fils de

Constantin III, convoqua un nouveau synode à Constantinople, pour réformer les abus qui s'étoient glissés dans la discipline de l'église. Ce synode établit 102 règles de discipline. Six de ces ordonnances, qui, entre autres dispositions, permettoient aux évêques mariés de conserver leurs femmes, et attribuoient au patriarche de Constantinople les mêmes prérogatives dont jouissoit l'évêque de Rome, ne furent pas adoptées par l'église latine qui ne compte pas cette assemblée parmi les conciles œcuméniques. Elle est connue sous le nom de *concile de Trulle* (c'est ainsi qu'on appeloit une aîle du palais impérial où les évêques tinrent leurs séances), ou sous celui de *quini-sextum*, parce qu'elle compléta les décisions des cinquième et sixième conciles.

7°. *Le second concile de Nicée* fut convoqué en 787 par l'impératrice Irène,

En 726 l'empereur Léon l'Isaurien avoit défendu le culte des images : cette défense donna lieu à la fameuse guerre des Iconoclastes qui dura pendant soixante ans, et occasionna les plus grands troubles civils et religieux. Cette dispute fut terminée par le second concile de Nicée qui reconnut la légitimité du culte des images. L'évêque de Rome adhéra à cette décision; mais elle ne fut pas d'abord approuvée dans toute l'église d'Occident. Une assemblée des évêques de tous les états de Charlemagne, convoquée par ce prince à Francfort en 794, la condamna formellement, et ce n'est que par la suite des temps que les clergés françois et allemand s'y soumirent.

Les Chrétiens d'Orient se partagent en quatre grands partis, selon qu'ils adoptent ou rejettent une partie des conciles dont nous venons de parler.

1. *L'église grecque* qui s'appelle orthodoxe, parce qu'elle adopte tous les sept conciles œcuméniques, ainsi que le *quini-sextum*. Elle a, comme les Catholiques, sept sacremens, et porte aux saints une vénération plus grande encore que l'église latine. Elle administre le baptême par l'immersion et la sainte cêne sous les deux espèces, en trempant le pain dans le vin. Elle ne permet pas seulement le mariage des prêtres, mais elle exige de ceux qui ont charge d'ame, qu'ils soient mariés ; elle leur défend cependant le second mariage, ce qui les force à renoncer à leurs bénéfices et à se faire moines, quand ils perdent leurs femmes. Les évêques sont toujours pris parmi les moines. La liturgie est rédigée dans la langue du pays. L'église grecque n'a jamais formé une seule église ; dès l'origine, les Chrétiens d'Orient étoient

soumis à divers patriarches indépendans les uns des autres, et subordonnés, pour le rang seulement, à celui de Constantinople, et les événemens qui dès le septième siècle démembrèrent les provinces de l'empire romain d'Orient, et les soumirent à des peuples d'une autre croyance, ne laissèrent pas au patriarche de la capitale le temps de bien affermir son autorité sur ses confrères.

L'église grecque a une espèce de livre symbolique; c'est le catéchisme rédigé dans le dix-septième siècle par Pierre Mogilas, métropolitain de Kiow, que les cinq patriarches ont adopté. Le mot consacré pour exprimer la présence réelle dans la sainte cène est *metousiosis*.

Aujourd'hui tous les Grecs orthodoxes ne forment que deux nations.

a) Les *Grecs* dans l'Empire turc sont soumis au patriarche de Constantinople, dont dépendent ceux d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem.

b) Les *Russes* étoient anciennement soumis au patriarche de Constantinople, ensuite à un patriarche particulier. Pierre-le-Grand supprima la dignité de patriarche, et en conféra l'autorité au saint synode, dont l'empereur est le chef. En Russie le service divin se fait dans la langue qu'on appelle le vieux slavon.

Parmi les Russes il y a une secte appelée *Raskolniques* ou *Vieux-Russes*, qui, ayant le même dogme, se sont séparés des autres Russes à cause de quelques changemens que, dans le seizième siècle, le patriarche Nicon fit dans la liturgie.[1]

[1] Un des principaux reproches que les Rascol-

On appelle *Grecs-unis* ceux qui ont reconnu les trois dogmes pour lesquels l'église d'Orient a fait schisme avec celle d'Occident, savoir : la procession du Saint-Esprit, du Fils; le purgatoire, et la suprématie spirituelle du pape. A ces conditions, le saint-siége leur a permis de conserver leur liturgie, leur manière de dire la messe, leurs ordonnances pour les jeûnes, de célébrer la sainte cène sous les deux espèces, et le

niques font à l'église russe, c'est que les prêtres, en faisant le signe de la croix, emploient, outre le pouce, l'index et le troisième doigt, dont on se sert pour diverses occupations basses ou mécaniques. Les Rascolniques font le signe de la croix en réunissant le pouce, le quatrième et le petit doigt, et de cette manière ils prétendent figurer non-seulement la trinité, mais aussi, moyennant l'index et le troisième doigt, les deux natures de Jésus-Christ.

mariage de leurs prêtres, à l'exception des évêques ; il a aussi accordé à tous leurs ecclésiastiques de porter la barbe. Les Grecs-Unis sont nombreux en Hongrie et en Pologne ; ils éprouvent une parfaite tolérance dans les provinces aujourd'hui soumises à la Russie.

2. *Les Nestoriens* ou *l'église chaldéenne.* Ils ne reconnoissent que les deux premiers conciles œcuméniques, et les pères de l'église qui ont vécu avant le concile d'Ephèse, où leur doctrine a été condamnée. Ils donnent à J. C. deux natures ou hypostases, refusent d'appeler la Vierge la mère de Dieu, et ont en horreur le culte des images : ils n'ont que trois sacremens, le baptême, la sainte cène et l'ordination ; leurs évêques et prêtres sont obligés d'être mariés, et

même de contracter un second mariage après la mort de leurs femmes. Après que le concile d'Ephèse eut condamné leur doctrine, les Nestoriens exilés de l'empire romain trouvèrent un asyle en Perse; le roi Phéroze déclara en 462 qu'il ne souffriroit pas d'autres chrétiens dans ses états, et bannit tous les orthodoxes. C'est là que les Nestoriens se sont propagés jusqu'à nos jours : ils sont soumis à deux patriarches qui portent le titre de *Jazelich* (Catholicus), et dont l'un réside en Perse, et l'autre en Mésopotamie.

3. Les *Monophysites* ou *Eutychiens*, qui ne reconnoissent que les trois premiers conciles, et n'adoptent qu'une nature en J. C., savoir la nature divine qui a été incarnée. Les Monophysites bannis de l'empire romain,

se sont maintenus dans les pays soumis à la domination des Musulmans, et forment aujourd'hui trois branches.

a) Les *Jacobites*, ainsi nommés d'après un moine syrien du sixième siècle, Jacob Baradaï, qui parcourut la Syrie et la Mésopotamie, pour réunir en une église les Monophysites dispersés, et leur donna une hiérarchie. Leur chef qui prend le titre de patriarche d'Antioche, réside dans un couvent de la Mésopotamie. Les Jacobites ont adopté le culte des saints et des images; une grande partie d'entre eux se sont même réunis à l'église catholique, en conservant toutefois quelques rites qui leur sont particuliers.

b) Les *Coptes* ou *chrétiens d'Egypte.* Ils adoptent sept sacremens, célè-

brent et le dimanche et le samedi, et ont conservé la circoncison avec le baptême. Leur patriarche siége au Caire, et nomme un vicaire pour l'Abyssinie, lequel est appelé Abuna.

c) Les *Arméniens* qui n'ont que deux sacremens, le baptême et la sainte cène; ils ont peu de fêtes et n'admettent point d'images; mais ils ont beaucoup de jeûnes et sont grands amis des pélerinages. Ils sont soumis à quatre patriarches, dont le principal porte le titre de Catholicus de tous les Arméniens. Quelques-uns d'entr'eux se sont réunis à l'église de Rome.

4. Les *Maronites* au Liban et dans l'île de Chypre, ainsi nommés d'après un prêtre, Jean Maron, qui leur donna leur constitution. Ils reconnois-

sent les quatre premiers conciles œcuméniques, et sont *Monothélites*, c'est-à-dire, que dans les deux natures de J. C. ils n'adoptent qu'une seule volonté. Quoiqu'ils aient conservé la plupart des rites de l'église d'Orient, beaucoup d'entr'eux se sont cependant réunis à l'église latine. Le pape leur envoie un chef spirituel, qui s'appelle toujours Pierre, porte le titre de patriarche d'Antioche, et demeure dans un couvent du mont Liban.

B. *L'église latine ou d'Occident.*

L'église latine reconnoît pour chef le souverain pontife, l'autorité de la tradition et les décisions de l'église assemblée en conciles œcuméniques ou, à défaut de concile, celles de son chef, réputé infaillible en matière de foi. On appelle ses membres *les Catholiques*; cette dénomination qui indique qu'ils forment

l'église universelle, leur est contestée par les schismatiques et par les hérétiques, qui les appellent Catholiques-romains et Papistes. Les Catholiques ont sept sacremens; ils admettent la transsubstantiation dans l'Eucharistie, la confession auriculaire, le culte des saints, un purgatoire, des vœux monastiques, et, au moins comme point de discipline, le célibat des prêtres. Ils administrent le baptême par aspersion. Ils reconnoissent non-seulement les sept premiers conciles œcuméniques qui ont été assemblés avant le schisme de l'église orientale (à l'exception du *quini-sextum*), mais aussi plusieurs autres que les papes ont convoqués depuis le neuvième siècle. Le dernier et le plus célèbre de ces conciles, est celui de Trente, qui, avec quelques interruptions, a siégé de 1542 jusqu'en 1563. C'est ce concile qui a rédigé en un corps complet de doctrine tous les articles de foi de l'église catholique, et déclaré *authentique* la tra-

duction latine de la Bible, appelée *vulgate*, que tous les autres chrétiens rejettent comme l'ouvrage des hommes, pour s'en tenir uniquement au texte original. Quelques dispositions de ce concile qui exaltent trop le pouvoir du Saint-Siége, ont été cause qu'il n'a jamais été formellement reçu en France.

Le clergé catholique est nombreux, et, dans quelques pays, riche et puissant : il y a parmi les prêtres une hiérarchie et des dignités ecclésiastiques, auxquelles quelquefois est attaché un pouvoir temporel. Le chef de cette hiérarchie a même été compté pendant plusieurs siècles parmi les grands souverains de l'Europe.

La maxime de l'église catholique est que, hors d'elle, il n'y a pas de salut. On appelle *Ultramontains* les Catholiques qui accordent au pape une autorité qui le met presque au-dessus des conciles, tandis que les

Allemands, mais surtout l'église gallicane [1], se sont maintenus dans la jouissance de grandes libertés, et que nommément en France les bulles du pape n'ont jamais eu force de loi sans l'approbation expresse du prince. Une secte nombreuse dans l'église gallicane sont les *Jansénistes*, dont la doctrine sur la grace divine a été condamnée par la fameuse bulle *Unigenitus* qui au commencement du dix-huitième siècle a rempli la France de troubles. Leur chef est l'arche-

[1] Les libertés de l'église gallicane sont renfermées dans ces quatre propositions rédigées en 1682 par l'assemblée du clergé : 1°. L'église et le pape n'ont aucune puissance temporelle ; 2°. la puissance spirituelle du pape est subordonnée aux conciles ; 3°. leurs décisions n'ont force de loi en affaires de droit que lorsqu'elles sont conformes aux principes et usages de l'église, et nommément de l'église gallicane ; 4°. elles n'en ont en matière de foi, que lorsque l'église leur a donné son assentiment.

vêque d'Utrecht, auquel le saint-siége n'a jamais accordé l'institution canonique. Cependant les Jansénistes n'ont pas fait un schisme formel ; ils se déclarent prêts à se soumettre au saint-siége, pourvu qu'on ne les force pas à reconnoître la bulle Unigenitus.

Parmi les Catholiques de toutes les nations, la liturgie et les prières sont rédigées en latin. La religion catholique est celle de tous les Espagnols, Portugais, Italiens, Bohémiens, Autrichiens et Bavarois ; de la majorité des François, Irlandois, Hongrois et Polonois ; on en trouve un grand nombre en Suisse et en Souabe, quelques-uns en Angleterre, en Hollande, en Russie et dans le nord de l'Allemagne ; il n'y en a guères en Scandinavie, en Ecosse, ni dans certaines parties de l'Allemagne septentrionale.

II. *Chrétiens qui, en matière de foi, ne reconnoissent d'autre autorité que celle de la Bible.*

Nous les divisons en Unitaires, qui ne reconnoissent qu'une personne dans la Divinité ; et en Trinitaires, qui en adoptent trois.

1. *Unitaires.* On les appelle aussi *Sociniens*, d'après Lelio Sozzini, d'une maison illustre de Siène, et sur tout d'après son neveu Fausto Sozzini, qu'on doit regarder comme le véritable chef de ce parti. Ils se rapprochent, dans la plupart des dogmes, du système des Protestans : mais ils rejettent la Trinité et tous les mystères. Jésus-Christ est à leurs yeux un homme extraordinaire, un grand prophète, envoyé par Dieu, et exalté après sa mort, et le Saint-Esprit une force émanée de l'Etre suprême. Leur morale

est très-sévère, parce qu'ils ne reconnoissent qu'un moyen de salut, une vie sans tache et sans reproche. On trouve beaucoup de Sociniens en Pologne et en Transilvanie. Ils ont un livre symbolique, le catéchisme de Rakau, rédigé par Fausto Sozzini.

2. *Trinitaires* qui trouvent dans les livres du Nouveau Testament, le dogme de la Trinité et de la divinité éternelle de Jésus-Christ. Nous en établissons trois classes, les Protestans, les Anglicans, et les diverses sectes de mystiques et d'enthousiastes qui ont été entées sur le protestantisme.

a. Les *Protestans* sont ainsi nommés, parce qu'à la diète de l'Empire de 1529, les princes attachés aux opinions des novateurs, protestèrent contre toute loi qui défendroit des innovations en matière

de religion. Les Protestans adoptent la Bible, comme un ouvrage inspiré par Dieu; ils recommandent la lecture et l'étude des livres sacrés dont ils ont fait faire un grand nombre de traductions dans toutes les langues; cependant aucune de ces traductions n'est regardée comme authentique, et le texte original seul fait autorité pour eux. D'après eux, Dieu a donné à l'homme, outre la révélation, deux grandes lumières : la saine raison pour entendre sa parole, et la conscience pour lui servir de guide dans ses actions. Ils rejettent toute autorité humaine en matière de foi, même celle des conciles; ils adoptent cependant, non comme loi, mais comme conformes à la Bible, les canons des quatre premiers conciles œcuméniques, et la phrase qui énonce la procession du Saint-Esprit du fils; par conséquent, leur *credo* est en-

tièrement conforme à celui des catholiques : seulement ils en entendent différemment certaines phrases. Ils ne connoissent que deux sacremens : le baptême et la sainte cène, qu'ils administrent sous les deux espèces ; ils rejettent le miracle de la transsubstantiation, la légitimité des vœux monastiques, le célibat des prêtres, le mérite attribué aux bonnes œuvres par l'église catholique, l'adoration des saints, le culte des images, la confession auriculaire, le purgatoire, et l'autorité spirituelle du souverain pontife. On les divise en Luthériens, et Zwingliens ou Calvinistes [1].

α. Les *Luthériens*, ainsi nommés d'a-

[1] C'est par erreur qu'en France on se sert quelquefois du mot de protestans pour désigner les réformés seuls ou les luthériens seuls ; cette dénomination est commune aux deux partis.

près Martin Luther, moine de Wittemberg, qui, en 1517, commença à s'opposer d'abord à l'abus des indulgences, et attaqua ensuite l'autorité du pape et de l'église, dont lui et ses partisans se séparèrent entièrement. Les Luthériens préfèrent la qualification d'*Evangéliques* ou d'*Adhérens de la confession d'Augsbourg*, qui est le nom officiel qu'on leur donne en Allemagne. Ils admettent cette confession, que Luther et ses amis présentèrent en 1530 à l'empereur, à la diète d'Augsbourg; mais ne la reconnoissent pas comme une *norme* dont il ne seroit pas permis de s'éloigner, mais autant seulement qu'ils la trouvent fondée dans les livres sacrés. Il en est de même d'un autre livre symbolique, rédigé en 1580, et qu'on appelle la *Formule de Concorde*. Ils se dis-

tingnent des autres Protestans par la manière mystique dont ils s'expriment à l'égard de la présence réelle dans le sacrement de l'Eucharistie. Tout en rejetant la transsubstantiation, ils conviennent que les fidèles mangent le véritable corps et boivent le véritable sang de J. C., en mangeant le pain et buvant le vin, *in*, *cum et sub pane et vino*, de manière que ce pain et ce vin, quoique consacrés, conservent leur nature s'ils ne sont pas distribués aux fidèles. Quoique les Luthériens ne condamnent pas absolument la hiérarchie, cependant leurs prélats, dans les pays où ils en ont, sont soumis au prince qui est investi de la suprématie ecclésiastique. Les Luthériens sont très-fréquens dans le nord de l'Allemagne, en Souabe, en Alsace et dans les départemens situés sur la rive

gauche du Rhin, qui ont été réunis à la France, ainsi qu'en Hongrie. Les peuples des trois royaumes du nord et les Prussiens sont attachés à cette croyance, ainsi que les habitans allemands et indigènes des provinces russes, anciennement suédoises. En Suède, les Luthériens ont des archevêques et des évêques.

β. *Les Zwingliens* ou *Calvinistes*, ainsi nommés d'après Ulric Zwingle, pasteur à Zuric, contemporain de Luther, qui opéra en Suisse la même révolution que celui-ci fit en Allemagne, et d'après Jean Chauvin ou Calvin, de Nyon, qui répandit ces opinions en France. Ils s'appellent eux-mêmes *Réformés*, qualification qui, dans les édits de nos rois, a été changée en celle de prétendus réformés. Anciennement on les ap-

peloit aussi huguenots, mot corrompu d'après celui d'Eidgenossen. Les Luthériens et les Calvinistes diffèrent dans leurs opinions sur la sainte cène et la prédestination; les Calvinistes rejettent entièrement la présence réelle, et prétendent que le pain et le vin *signifient* seulement le corps et le sang du Sauveur. Ils soutiennent que, quoique J. C. soit venu pour sauver le genre humain, il n'y a qu'un petit nombre d'hommes élus depuis l'éternité, et prédestinés au salut. Les Calvinistes exigent dans le culte une simplicité extraordinaire, et rejettent l'usage du crucifix, des images et des cierges, que les Luthériens tolèrent comme simple ornement. Leur régime ecclésiastique est entièrement républicain. Quoique les réformés ne reconnoissent pas d'autorité humaine en ma-

tière de croyance, ils ont cependant des espèces de livres symboliques; savoir, ceux de Suisse, la confession helvétique, ceux d'Allemagne le catéchisme de Heidelberg, ceux de Hollande les décrets du synode de Dordrecht, ceux de France ces mêmes décrets et la confession de Genève, ceux de Prusse, la confession de Thorn de 1645. On trouve des Réformés en Suisse, en France, en Hollande, en Ecosse, dans le Palatinat et dans les états allemands situés le long du Rhin, ainsi qu'à Brême, et des descendans de réfugiés françois dans diverses parties de l'Allemagne. En Hollande et au Holstein, une secte particulière de Réformés, est nommée *Arminiens* ou *Remontrans*. Ils sont ainsi appelés d'après Jacques Arminius ou Harmsen, professeur à Leide, dont

les opinions sur la grace et la prédestination ont été condamnées en 1618 au synode de Dordrecht. En Ecosse et en Angleterre, les réformés se partagent aussi en deux classes. On nomme *Presbytériens*, *Non-conformistes* ou *Puritains*, ceux qui sont régis en affaires ecclésiastiques par une espèce de pouvoir aristocratique résidant dans les synodes, et *Indépendans* ou *Congrégationistes* ceux qui rejettent ce pouvoir, et parmi lesquels chaque communauté exerce par elle-même le pouvoir ecclésiastique.

REMARQUES.

1°. Les Luthériens s'étant rapprochés, depuis environ cinquante ans, de l'opinion des Réformés sur la présence réelle dans la sainte cène, et ceux-ci ayant adouci ou abandonné leur dogme sur

la prédestination, il n'existe aujourd'hui presque plus de différence entre les deux religions, et les adhérens de l'une suivent le culte de l'autre, quand ils n'ont pas d'église particulière du leur. Ils approchent même indistinctement de la sainte cène, parce que les Luthériens, aussi bien que les Réformés, n'emploient dans cette solemnité que les paroles même de l'institution, prononcées par J.C., et sans y ajouter aucun commentaire. Ce qui a empêché jusqu'à présent la réunion des deux partis, c'est surtout la diversité de leur administration ecclésiastique, qui est toute républicaine chez les uns, et monarchique chez les autres.

2°. Les premiers réformateurs voulant mettre des bornes à l'esprit d'innovation de leurs contemporains, et poser les bases du dogme, dressèrent la confession d'Augsbourg qui fut présentée à l'empereur comme le système religieux des Protestans. Les transactions politiques qui dans la suite déterminèrent en Allemagne

l'état des diverses religions, n'accordèrent les droits civils et politiques, et la possession des biens ecclésiastiques aux Protestans, que comme adhérens de la confession d'Augsbourg. Leur intérêt les portoit donc à se réunir sous cette bannière, principalement dans les pays soumis à la souveraineté de princes catholiques. Cette circonstance contribua pendant longtemps à maintenir une certaine uniformité de croyance parmi eux, et opposa une digue aux opinions des novateurs. Il étoit contraire cependant à l'esprit du protestantisme de reconnoître comme une autorité l'ouvrage des hommes, quelqu'éclairés qu'ils fussent : suivant eux la dogmatique est une science, comme toutes les autres ; elle est dans le cas de varier à mesure que les lumières font des progrès. Ceux que firent, vers le milieu du dix-huitième siècle, l'étude des langues orientales et de l'histoire ecclésiastique, leur firent envisager sous un nouveau point de vue des dogmes jus-

qu'alors regardés comme sacrés. On disputa d'abord sur le degré d'autorité que pouvoient avoir les livres symboliques : on attaqua ensuite le dogme lui-même. C'est l'époque des dissensions entre les *orthodoxes*, attachés au système de Luther, tel qu'il étoit consigné dans la confession de foi, et dans le livre de Concorde, et les *hétérodoxes* qui de degré en degré allèrent jusqu'à attaquer la doctrine de l'inspiration des livres sacrés. Beaucoup de Protestans penchèrent d'abord vers le socinianisme ; ils finirent par se jeter dans le pur déisme. Mais il faut rendre aux philosophes allemands la justice qui leur est due. Tandis qu'en France on attaqua, d'une manière indécente, tout ce que la religion avoit de plus sacré, les Allemands, généralement plus instruits, s'empressèrent au contraire de rendre hommage à la sublimité de la doctrine évangélique; écartant de la connoissance du public toute discussion sur le dogme, qu'on renferma dans l'intérieur des écoles, les théologiens hétérodoxes ou novateurs se

conformèrent extérieurement à toute la doctrine de Luther ; ils s'efforcèrent à faire chérir le christianisme à cause de la consolation qu'il offre et de la morale qu'il enseigne, et à en faire respecter les ministres par la régularité de leur conduite. Aujourd'hui le protestantisme dans plusieurs universités de l'Allemagne n'est plus qu'un déisme très-épuré par la morale évangélique ; mais ses ministres continuent de faire une étude très-particulière des livres sacrés et de l'histoire ecclésiastique.

b. Les Anglicans ou *Episcopaux*, ou la haute-église établie en Angleterre. Les Anglicans ont adopté tous les dogmes des Réformés, excepté qu'ils reconnoissent le roi comme le chef de l'église, et qu'ils ont conservé la hiérarchie comme essentielle et comme étant d'institution divine : leurs évêques se regardent comme les successeurs des apôtres, d'où ils dérivent leur pouvoir

moyennant l'ordination qui remonte aux premiers évêques institués par les apôtres. D'après eux les saints mystères ne peuvent être administrés que par des ecclésiastiques qui ont reçu l'ordination. Ils rejettent cependant le célibat des prêtres. Ils accordent aux opinions des pères de l'église une autorité plus grande que ne leur attribuent les Protestans d'Allemagne, de France et d'Hollande.

Les anglicans se divisent en deux partis, les *Torys* et les *Whigs*. Les premiers prétendent, sinon que leur église est infaillible, au moins qu'elle ne s'est jamais trompée; ils ont pour maxime qu'il n'y a pas de salut hors des églises qui ont des évêques dont l'ordination remonte jusqu'aux apôtres. Les Wighs ont moins de prétentions; si la hiérarchie leur paroît nécessaire dans la constitution politique de l'Angleterre, ils

ne condamnent pas ceux qui l'ont abolie en d'autres pays. Ces deux partis ont joué depuis cent cinquante ans un grand rôle dans l'histoire de l'Angleterre ; les Torys favorisent la prérogative royale, tandis que les Whigs ont des principes plus républicains.

c. Enthousiastes, fanatiques et mystiques, qui se sont formés parmi les Protestans et les Anglicans.

1. Les *Frères évangéliques*, appelés aussi *Herrenhuth* ou *Zinzendorfiens*, et anciennement *frères Moraves*. Ils sont renommés par la pureté de leurs mœurs et le zèle qui les anime pour la propagation du christianisme parmi les infidèles.

2. Les *Mennonites* ou *Anabaptistes*, qui s'appellent *Baptistes*. Ils rejettent le baptême des enfans, comme nul;

ils réprouvent le serment et l'usage des armes. Ils affectent une grande simplicité de mœurs, et se servent, pour le dogme, des paroles mêmes de la Bible, sans se permettre de les commenter, et encore moins d'y rien ajouter. La discipline ecclésiastique est exercée parmi eux avec sévérité. Dans le seizième siècle les anabaptistes égarés par des chefs fanatiques et ambitieux, ont causé de grands troubles en Allemagne et commis beaucoup d'horreurs; mais depuis long-temps ils forment une classe d'hommes très-pacifiques, probes et industrieux qui s'occupent du commerce, et surtout de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux.

3. Les *Quakres* ou *Trembleurs* qui s'appellent *Amis*, espèce d'enthou-

siastes qu'on ne trouve qu'en Angleterre et en Amérique. Ils rejettent toute distinction de rang et de condition, toute espèce de luxe, le mariage, comme acte religieux, la célébration du dimanche, le serment et le port d'armes; ils n'ont pas d'ecclésiastiques. Dans leurs assemblées religieuses, celui qui se croit éclairé par la lumière intérieure, se lève pour parler ou prier Dieu. Quant au dogme, il règne parmi eux la plus grande liberté, et ils méprisent la science théologique. Le fondateur de cette secte a été George Fox, cordonnier dans le dix-septième siècle.

4. Les *Piétistes*. Spener, prédicateur luthérien, mort à Berlin en 1705, est le fondateur de cette secte qui n'existe qu'en secret, et sans avoir

fait scission avec l'église protestante. Animé d'un vrai zèle religieux, Spéner s'érigea en réformateur parmi les Luthériens : il travailla à corriger les mœurs de ses contemporains, et surtout de ses confrères, les théologiens, à remplacer le culte extérieur par un christianisme intérieur et par une dévotion privée, et à bannir de la religion tout ce qui lui donne l'air d'une science humaine. Malheureusement son zèle pour la vérité n'étoit pas éclairé par les lumières d'une saine philosophie, et il donna dans un mysticisme qui fit beaucoup de mal à la religion. Ses disciples et ses sectateurs, qui sont sur-tout très-nombreux en Suisse, se distinguent par leur intolérance, et par un orgueil religieux qui contraste avec l'humilité non affectée du fondateur de cette secte.

III.

Les Musulmans.

Les Musulmans reconnoissent Moïse et Jésus-Christ pour des envoyés de Dieu; mais Mahomet est à leurs yeux le plus grand des prophètes, qui a annoncé aux hommes la troisième révélation dans un livre nommé le *Coran*, qui est en même temps leur code civil. Ils rejettent la Trinité comme une impiété, et adoptent une prédestination pour tous les événemens de la vie. Ils célèbrent le vendredi, et sont assujettis à beaucoup de prières, d'ablutions, d'aumônes et de jeunes, ainsi qu'au pélerinage de la Mecque. Ils s'abstiennent de vin, et ne mangent ni porc, ni sang; ils pratiquent la circoncision, et adoptent la polygamie. On les trouve dans la Turquie d'Europe, dans le nord de l'Afrique et dans une grande

partie de l'Asie; ils se divisent en deux sectes.

1. Les *Sunnites*, qui s'appellent orthodoxes; ils révèrent, outre le Coran, la Sunna, ou le livre des traditions du prophète, et reconnoissent, outre Ali, les princes Abubekr, Omar et Othman, comme califes ou vrais successeurs de Mahomet. Les Turcs, les Tartares et les Arabes, sont de cette secte.

2. Les *Schiites* ou *Alides*, qui s'appellent les Justes, rejettent la Sunna, et les trois califes Abubekr, Omar et Othman. Ils sont très-répandus en Perse et dans l'Inde.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TABLEAU DES PEUPLES QUI HABITENT L'EUROPE, classés d'après les langues qu'ils parlent.

TABLEAU DES DIVERSES RELIGIONS OU CULTES QU'ON TROUVE EN EUROPE.